



Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

25 | 2017

L'Anthropologie philosophique dans le débat franco-allemand contemporain

Commentaire éditorial

Sur : Helmuth Plessner, « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme » (1950), in : id. : *Gesammelte Schriften*, tome VIII : *Conditio humana*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1983, p. 77-87.

Thomas Ebke et Guillaume Plas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5437>

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Thomas Ebke et Guillaume Plas, « Commentaire éditorial », *Trivium* [En ligne], 25 | 2017, mis en ligne le 07 février 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5437>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Commentaire éditorial

Sur : Helmuth Plessner, « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme » (1950), in : id. : *Gesammelte Schriften*, tome VIII : *Conditio humana*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1983, p. 77-87.

Thomas Ebke et Guillaume Plas

- 1 L'article d'Helmuth Plessner « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme », de 1950, que nous publions ici pour la première fois en traduction française, est tout particulièrement représentatif des préoccupations théoriques de son auteur après 1945. Dès son titre, il affiche l'une des distinctions directrices, voire même la distinction directrice de toute Anthropologie philosophique : celle entre le concept de « monde » et celui de « monde environnant ». Développer et expliquer cette opposition, c'est donc examiner le cœur théorique même de l'« école de pensée » de l'Anthropologie philosophique telle qu'elle s'est consolidée, si l'on suit les analyses de Joachim Fischer, au cours des années 1950¹. Voilà donc le but des développements qui suivent, que nous faisons précéder d'une brève situation de cet article dans l'œuvre de Plessner.
- 2 À partir de 1946, suite à son retour d'exil en Hollande où il avait fui le régime nazi en 1933, Plessner ne cessa de décliner dans de nombreux textes et conférences² la distinction qui était déjà centrale dans son œuvre majeure, *Les degrés de l'organique et l'homme*, entre les concepts de « monde environnant » et de « monde ». Ainsi, dans des répétitions pour certaines même mot pour mot, Plessner intégra certains passages de « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme » dans son grand article « La question de la *Conditio humana* » de 1961³, qui constitue une tentative de situation fondamentale, programmatique, de son propre lieu de pensée au croisement de la philosophie, de la biologie et de la sociologie. Plessner, qui avait reçu une formation de zoologue et avait conçu à l'origine un projet de thèse dans cette discipline, qui aurait porté sur les processus régénératifs des étoiles de mer, fut nommé professeur de sociologie à Göttingen en 1952, après avoir été professeur ordinaire de philosophie à l'université de Groningen à partir de 1946. Herbert Schöffler, l'un de ses proches depuis leurs études communes à l'université de Cologne dans les années 1920,

et qui était depuis 1944 doyen de la faculté de philosophie de Göttingen, lui avait proposé de prendre la succession de Nicolai Hartmann sur l'une des chaires de philosophie de Göttingen, mais Plessner avait refusé cette première offre, qui incluait un poste de professeur temporaire de sociologie jusqu'à l'éméritat de Hartmann.⁴ Cette biographie académique incertaine a joué un rôle non négligeable – aux côtés de la légitimité intrinsèque du projet – dans le fait que Plessner, dans les années précédant et suivant sa nomination à Göttingen, travailla à une mise en lien inédite de questionnements de natures biologique, philosophique, anthropologique et sociologique.

- 3 Du point de vue systématique, la distinction entre les concepts de monde environnant et de monde à laquelle il procède, comme le titre lui-même le fait déjà apparaître, doit être comprise de la façon suivante : les êtres humains peuvent et en réalité doivent toujours adopter un comportement à l'égard du monde, ce qui signifie une *rupture* de l'unité charnelle, de l'étroite imbrication de leur organisme et de leur monde environnant (sur ce motif théorique d'unité, qui remonte à Uexküll, cf. l'article d'Etienne Bimbenet dans ce numéro). Le point central de l'argumentation de Plessner consiste, ici comme dans ses autres publications telles que *Les degrés de l'organique et l'homme*, à dire que « l'ensemble de ce qui le lie au monde environnant est chez l'homme quelque chose qui est acquis et conservé⁵ » ; qu'il n'est « pas simplement donné avec la nature de son corps, mais – et parce que grâce à cette dernière son lien au monde environnant est maintenu ouvert – [qu'il] est fabriqué et se développe naturellement uniquement en un sens dérivé⁶ ». Autrement dit, Plessner rejette le modèle corrélationniste de l'organisme et du monde environnant développé par Jakob von Uexküll, d'après lequel chaque être vivant a « son » monde environnant, qu'il structure de manière spécifique selon les situations devant lesquelles le placent son existence et ses capacités d'évolution et d'action particulières. En se basant sur cette imbrication de l'organisme et de son monde environnant, Uexküll avait introduit la thèse selon laquelle l'être vivant est « un sujet [...] qui vit dans un monde à lui, et dont il est le centre⁷ ». Or, il est hautement caractéristique de toute la façon de penser de Plessner qu'il ne fasse précisément pas sienne cette fondation biologique de la subjectivité – et l'on pourrait dire également : cette réédition du primat du sujet sur la base cette fois-ci d'une philosophie de la vie –, mais qu'il en montre bien au contraire toutes les failles. C'est là en effet un élément clé qui permet de faire ressortir sa conception dans toute son originalité : abaisser la structure de la subjectivité pour la placer dans l'immanence, c'est-à-dire dans le centrement intérieur de sa propre charnellité, c'est en effet une stratégie parfaitement caractéristique de la pensée postmétaphysique du XX^e siècle. L'idée que l'homme est pour ainsi dire pris « en lui-même » et qu'il se comprend et se projette « en s'extrayant de lui-même » est un motif théorique que l'on retrouve notamment chez Heidegger – même si ce dernier s'est bien gardé de mobiliser la catégorie de la chair pour définir ce qui distingue le « Dasein » ; en réalité, ce contournement du concept de chair n'entrave en rien la signification paradigmatique, pour Heidegger également, de cette idée fondamentale selon laquelle l'homme est une instance qui a en soi son propre centre et est en même temps positionnée pour ainsi dire extatiquement en dehors d'elle-même. Quoi qu'il en soit, il est important de noter que selon Plessner, les éléments de spontanéité, de familiarité préreflexive avec le monde environnant organique et d'immédiateté du contact avec celui-ci sont entravés chez l'être humain : dans sa situation, ces « incorporations » de l'organisme dans le milieu perdent pour ainsi dire leur caractère d'automatisme. Elles

ne peuvent, à la différence de la situation des animaux, être simplement vécues, mais s'avèrent au contraire *médiatisées* ; elles doivent d'abord être instaurées, prendre forme de manière artificielle, par des biais socioculturels. Cela signifie également que les liens entre organisme et monde environnant chez l'homme, qui n'harmonisent donc pas en eux-mêmes, peuvent aussi « faire défaut » à ce dernier : ils sont problématiques dans le sens que l'avoir charnel du propre corps – ce qui spécifie sa vie de mammifère supérieur – peut échouer de manière temporaire ou chronique, en d'autres termes : que l'instauration d'un contact authentique avec le monde environnant peut échouer.

- 4 Le texte présenté ici montre l'usage différencié que fait Plessner de la théorie uexküllienne du monde environnant, y compris de ses vastes implications philosophiques que nous venons d'évoquer. Il commence par lui rendre hommage, saluant le fait qu'elle ait dépassé les « critères anthropomorphes⁸ » qui avaient cours dans les modèles interprétatifs développés jusqu'alors pour décrire les comportements biologiques. Plessner met cependant bien vite en évidence qu'il est néanmoins illégitime de vouloir décrire le comportement spécifique de l'homme à l'aide d'une analyse des rapports entre monde environnant et organisme : « Monde environnant et monde sont des concepts opposés dans leur application aux animaux et à l'homme, et restent dans leur relation d'opposition référés l'un à l'autre, mais de telle manière que le <monde environnant> se détache d'une base et d'un arrière-plan qui ne lui sont pas accessibles et qu'on appelle monde, tandis que le <monde> en tant que tel autorise certes la formation d'un environnement mais sans y être référé⁹. » Il voit dans la réduction opérée par Uexküll du concept de monde au concept de monde environnant une naturalisation du monde « immanent » kantien, compris comme l'unité de la réalité pratique et de la réalité théorique de la raison humaine. La réappropriation par Uexküll de l'idée kantienne d'une totalité immanente du monde constitue cependant, à ses yeux, un « vitalisme bien tangible¹⁰ », auquel il apporte une correction tout à fait spécifique : son apport argumentatif consiste en une dissociation du concept de monde environnant de celui de « monde », compris comme pur négatif (une « base et arrière-plan » non accessibles, cf. *supra*), et qui seul permet la corrélation de l'homme avec son monde environnant sans pour autant que l'on puisse jamais lui substituer un monde environnant particulier.
- 5 Ainsi, lorsque Plessner évoque dans son texte des recherches programmatiques en vue d'une « biologie de la personne » dont la thèse fondamentale d'Uexküll serait susceptible de préparer le terrain, il ne faut surtout pas commettre l'erreur de lire cette formulation dans le sens d'une *biologisation* du statut de personne. Il serait davantage adéquat de la comprendre comme double génitif, de l'objet et du sujet : Plessner pose la question de la manière dont le mouvement, constitutif de la totalité du vivant (et en ce sens « biologique »), de mise en lien de l'organisme et de son monde environnant se produit chez la personne, au sens de la forme de vie spécifique à l'homme. Cette perspective donnée à la question conduit à une toute autre thèse que celle selon laquelle on pourrait décrire l'existence personnelle exclusivement à l'aide de catégories biologiques. Dans ce contexte, la pique de Plessner à l'encontre d'Erich Rothacker est particulièrement instructive : la naturalisation du problème du monde des personnes est une erreur que l'on pourrait encore comprendre si elle était commise par « un chercheur en sciences de la nature », explique-t-il¹¹, mais de la part « d'un penseur à qui le monde de l'esprit est aussi familier que Rothacker¹² », une telle réduction est inexcusable. Par cette parenthèse polémique, Plessner fait allusion à une discussion qu'il menait alors depuis plusieurs mois avec son collègue de Bonn, et qu'il avait eu

l'occasion de prolonger de vive voix quelques semaines plus tôt, à l'occasion du Congrès allemand de philosophie qui s'était tenu à Brême, et lors duquel tous deux avaient participé à un symposium sur « Le problème de l'environnement¹³ ». Rothacker y avait fait valoir sa thèse, *quant à elle biologisante* et spécifique au sein de l'Anthropologie philosophique, selon laquelle si l'homme se caractérise effectivement par sa faculté à prendre réflexivement de la distance par rapport à son monde environnant, il n'en vit pas moins la plupart du temps au sein d'un tel monde environnant préreflexif, qui n'a pour seule différence comparé au monde environnant de l'animal que d'être une construction, découlant des intérêts propres à chaque individu, issus eux-mêmes de sa culture, de ses activités notamment professionnelles, etc. Dans la thèse communément partagée selon laquelle l'homme se distingue par sa capacité à s'ouvrir à un monde désobjectivé, Rothacker mettait donc davantage l'accent sur la connotation restrictive de cette « capacité » (portant en elle l'indication qu'elle n'est pas *constamment* opératoire), rapprochant ainsi à la suite d'Uexküll l'homme de l'animal, là où Plessner, déjà, soulignait au contraire la portée spécifiante de cette capacité humaine à l'objectivation au sein du vivant. Que Plessner fasse référence précisément à Rothacker dans ce contexte peut néanmoins également être lu, de manière accessoire, comme une explicitation de sa conférence sur « L'homme et l'animal » de 1946 lors de laquelle il avait déclaré que les êtres humains venaient de percevoir l'actualité de la question de la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal « dans leur propre chair » : en effet, la réduction de l'ouverture au monde à des rattachements affectifs et familiers à un monde environnant est, comme il l'avait alors expliqué fort justement, une démarche qui invite véritablement à charger le monde environnant « que l'on éprouve comme sa patrie » d'une connotation totalitaire, à absolutiser, comme l'avait fait Rothacker à partir de 1933 dans sa théorie des « *Lebensstile* », des « styles de vie » censés pourtant être des produits d'histoires spécifiques.

- 6 C'est aussi sur fond de ce contexte historico-politique, et non seulement sur celui de la question du rapport entre philosophie et biologie, qu'apparaît dans tout son tranchant l'idée centrale de l'Anthropologie philosophique, qui est exprimée de manière particulièrement saillante dans l'article que nous présentons ici : « Le monde environnant corrélatif de la vie et déterminé par des impulsions et des aspirations est plein de tonalités ; le monde des objets et des états de chose est sans tonalité ; si nous supposons que ce qui a du sens est plein de tonalités, tout monde environnant se présente à son centre vivant comme un ordre de références sensorielles tandis que le monde, par contraste, doit être défini comme affranchi de tout sens¹⁴. » L'Anthropologie philosophique n'inscrit justement pas l'être humain dans le « centre vivant » des références sensorielles. Elle rappelle au contraire qu'il ne peut vivre une vie empli de réalité sensorielle que depuis une position qui est en soi exposée à « l'absence de sens », à ce qui est à l'opposé de tout ce qui fait notre vie, au monde entendu comme le vide de la pure négativité.

BIBLIOGRAPHIE

- Fischer, Joachim (2008) : *Philosophische Anthropologie. Eine Denkrichtung des 20. Jahrhunderts*, Fribourg en Brisgau / Munich : Alber.
- Plas, Guillaume (2012) : « Überholt oder unzeitgemäß? Erich Rothackers Nichtrezeption in der deutschen Philosophie der unmittelbaren Nachkriegszeit », in : Müller, E. (éd.) : *Forum Interdisziplinäre Begriffsgeschichte*, 1 (2), p. 109-114.
- Plessner, Helmuth (éd.) (1952) : *Symphilosophiein. Bericht über den Dritten Deutschen Kongreß für Philosophie Bremen 1950*, Munich : Leo Lehen Verlag.
- Plessner, Helmuth (1983a) : « Die Frage nach der *Conditio humana* », in : id. : *Gesammelte Schriften Band VIII : Conditio humana*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 136-270.
- Plessner, Helmuth (1983b) : « Mensch und Tier », in : id. : *Gesammelte Schriften Band VIII : Conditio humana*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 52-65.
- Plessner, Helmuth (1983c) : « Über das Welt-Umweltverhältnis des Menschen », in : id. : *Gesammelte Schriften Band VIII : Conditio humana*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 77-87 ; trad. fr. : « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme », trad. par M. de Launay, dans *trivium*, 25|2017.
- Uexküll, Jakob von (1956) : *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Ein Bilderbuch unsichtbarer Welten. Bedeutungslehre*, Reinbek bei Hamburg : Rowohlt.

NOTES

1. Fischer (2008), p. 235-291.
2. Sa première conférence sur le sujet fut celle qu'il tint à Hambourg en 1946 sous le titre « L'homme et l'animal », lors d'un congrès commémorant le 300^e anniversaire de la naissance de Leibniz, et dans l'introduction et les remerciements de laquelle il appela la « question de la démarcation entre l'homme et l'animal » « une question dont nous avons perçu l'actualité dans notre propre chair ». Cette conférence à Hambourg fut la première apparition que fit Plessner en Allemagne dans un cadre universitaire après son exil forcé en 1933. Cf. Plessner (1983b).
3. Comparer notamment Plessner (1983c), p. 85 avec Plessner (1983a), p. 185.
4. Sur tout cet arrière-plan, cf. Fischer (2008), p. 208 sqq.
5. Plessner, « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme », dans le présent numéro de *Trivium* (Plessner ([2017])).
6. Plessner (2017).
7. Uexküll (1956), p. 24.
8. Plessner (2017).
9. Plessner (2017).
10. Plessner (2017).
11. Plessner (2017).
12. Plessner (2017).
13. Plessner (1952), p. 323-353. Cf. à ce sujet Plas (2012).
14. Plessner (2017).

INDEX

Mots-clés : Plessner, Anthropologie philosophique, monde, monde environnant

Schlüsselwörter : Plessner, philosophische Anthropologie, Welt, Umwelt

AUTEURS

THOMAS EBKE

Thomas Ebke est assistant de recherche à la chaire de philosophie politique et d'Anthropologie philosophique à l'Université de Potsdam. Pour plus d'informations, voir la notice suivante.

GUILLAUME PLAS

Guillaume Plas est lecteur de français au Frankreich-Zentrum de l'Université de Freiburg. Pour plus d'informations, voir la notice suivante.